

QUAND “DIFFUSION” NE VEUT PAS DIRE “INTERACTION”

Catherine Perlès*

Résumé: Parce que la circulation des idées et des objets est le moyen privilégié de mettre en évidence des échanges entre sociétés préhistoriques, n'a-t-on pas tendance à considérer, corrélativement, que toute forme de diffusion témoigne d'échanges et d'interaction entre groupes? On attirera donc l'attention sur plusieurs points, nécessaires à considérer avant de parler d'interaction: la distinction entre traits ancestraux et traits dérivés, la similarité ou non des techniques de production, la distinction entre connaissances et savoir-faire, et parallèlement, la visibilité des éléments, signes, symboles, techniques ou formes, dont on étudie la diffusion.

Mots clés: diffusion, interaction, connaissances, savoir-faire, visibilité.

Abstract: *The diffusion of raw materials, artefacts or ideas is undoubtedly the best testimony we can rely on for the study of trade and exchange amongst prehistoric societies. However, interaction between groups through trade and exchange are but one of the many modalities underlying the diffusion of artefacts or raw materials. Before interaction is considered, several criteria must be considered: the distinction between ancestral and derived traits, the similarity or differences in production techniques, the distinction between knowledge and know-how, and, finally, the visibility of the elements, whether signs, symbols, shapes or techniques, whose diffusion is examined.*

Key words: *diffusion, interaction, knowledge, know-how, visibility.*

Jean Guilaine, dans son allocution introductive, a très clairement exposé les différents registres d'interaction, entre individus et entre groupes, que l'on pouvait présumer dans les sociétés néolithiques (Guilaine, ce volume). Mais il a également souligné, à juste titre, les difficultés que présentait la mise en évidence de certains de ces réseaux d'interaction. L'interaction quotidienne des membres d'une communauté villageoise, cadre de vie le plus fréquent pour des sociétés néolithiques, ne laissera comme trace archéologique que l'homogénéité des pratiques au sein de cet ensemble. Mais les réseaux d'interaction dépassent toujours, d'une manière ou d'une autre, ce cadre villageois et impliquent des déplacements, temporaires ou permanents, d'individus ou de groupes. Or ces déplacements individuels, plus encore que ceux de groupes entiers, sont pratiquement invisibles archéologiquement. Seul le déplacement des objets eux-mêmes ou la diffusion des “idées” (qu'elles soient techniques ou stylistiques) laissent une trace repérable. À ce titre, et fort pragmatiquement, on se permettra donc de considérer comme “première” la circulation des objets et d'espérer, par leur intermédiaire, comprendre la nature des réseaux d'interaction dont ils témoignent. Nombre de communications, dans le présent colloque, illustrent cette démarche.

Or, ce faisant, nous courrons précisément le risque de confondre circulation des objets ou des “idées”, déplacement des individus et interaction entre groupes distincts. À cet égard, je voudrais revenir sur une équation que nous posons tous de nos jours, et dont le titre même de ce colloque est l'illustration: diffusion = échanges = interactions. Mon objectif n'est pas de contredire le propos de ma propre communication à ce colloque (Perlès, ce volume), où je soulignais l'importance et le rôle structurant des échanges dans les sociétés néolithiques. Mais je souhaite souligner, en parallèle, que l'on ne peut pas systématiquement inférer l'existence de réseaux “d'interaction” du seul fait que nous observons des phénomènes de “diffusion”, qu'il s'agisse de traits techniques, de traits stylistiques ou de biens matériels. J'illustrerai ceci par la discussion de trois cas d'étude concernant le Néolithique méditerranéen, mais issus de la Méditerranée qui m'est familière, celle du bassin oriental.

*UMR 7055, Maison de l'archéologie et de l'ethnologie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, CNRS, France.

De la nécessité de distinguer traits ancestraux et traits dérivés.

Le Néolithique apparaît très précocement en Grèce puisqu'il est daté, selon les régions, de 6800 à 6400 cal. B.C. (Perlès 2001). La découverte relativement récente de gisements du Néolithique ancien sur la côte occidentale d'Anatolie a renforcé l'idée préétablie selon laquelle le Néolithique de Grèce était directement originaire d'Anatolie occidentale et marquait une forte interaction entre ces deux régions (Godon 2008; Thissen 2000), analogue à la sphère d'interaction qui unissait l'Anatolie du nord-ouest, la Thrace et les Balkans (Özdoğan 2005). Les arguments en faveur de cette origine sont de deux ordres: d'une part, la simple proximité géographique entre les deux régions; d'autre part, la présence de nombreux traits communs. Ces derniers relèvent de registres variés: outre l'exploitation des mêmes espèces domestiques animales et végétales, on relève des analogies dans les techniques architecturales, dans la présence de figurines féminines, de *pintaderas* ou de balles de fronde, dans la céramique monochrome ou peinte, la présence de haches polies, celle d'un outillage en os élaboré, etc.

Mais, avant de conclure à une parenté directe, il convient de distinguer, sur le modèle de l'évolution biologique, les traits ancestraux des traits dérivés. En effet, à l'exception de la poterie, d'apparition plus tardive, tous les éléments communs sensés dénoter des interactions entre la Grèce et l'Anatolie occidentale, voire une origine directe, sont présents très anciennement dans le Néolithique précéramique du Proche-Orient, au moins depuis le PPNB (Pre-Pottery Neolithic B), souvent depuis le PPNA (Pre-pottery Neolithic A), parfois même plus anciennement (Perlès 2010). C'est le cas, bien entendu, des espèces domestiques, de l'architecture en terre ou briques crues, des figurines anthropomorphes ou animales, des sceaux (*pin-*

taderas), de l'outillage en os sur métapodes, des haches polies, etc. Il s'agit donc, dans le Néolithique, de traits que l'on peut qualifier d'"ancestraux" et qui ont diffusé sur de vastes régions en même temps que diffusait ce nouveau mode de vie et de pensée.

En revanche, il existe des traits culturels apparus plus récemment (PPNB ancien, moyen ou récent, voire Néolithique céramique) et qui sont propres à l'aire Zagros-Anatolie. Dès 1988, D. Stordeur avait repéré la présence d'outils en matière dure animale qu'elle qualifiait de "typiquement anatoliens": les faucilles et manches en bois de cervidés, les cuillers en os¹, les crochets en os, les "herminettes frustrées" (Stordeur 1988). On peut y ajouter les perles en os d'oiseau, les faucilles denticulées, les gros grattoirs circulaires, puis, plus tardivement, les vases anthropomorphes, les poteries de cuisson et de stockage, les tables miniatures polypodes (Perlès 2010). On peut donc, toujours selon le modèle biologique, qualifier ces traits de "traits dérivés", qui apparaissent et se développent dans une région précise, et lui confèrent une identité propre. Ces traits dérivés anatoliens vont se retrouver, pratiquement à l'identique, dans le Néolithique ancien de Bulgarie (Sidéra 1998). Ils sont absents, en revanche, au Levant et en Grèce. Les analogies postulées entre l'Anatolie et la Grèce, fondées sur la présence commune de traits ancestraux -très largement répandus- se voient donc infirmées lorsque l'on s'attache à ce qui caractérise réellement, et exclusivement, le Néolithique anatolien, à savoir les traits dérivés. Dans ces conditions, autant les liens d'interaction entre l'Anatolie nord-occidentale et la Bulgarie se voient renforcés, autant il devient impossible d'admettre une origine directe du Néolithique ancien de la Grèce à partir de l'Anatolie.²

Des réseaux de diffusion indépendants

La diffusion de l'obsidienne en Méditerranée orientale illustre un autre point: un même matériau, issu d'une même source, l'île de Milos dans les Cyclades, peut diffuser sur des régions très vastes sans que cela n'implique des réseaux d'interaction qui unirait toutes ces régions. L'obsidienne de Milos diffuse par voie maritime dès le Néolithique ancien vers la Grèce continentale, jusqu'en Thessalie au nord, vers la côte occidentale de l'Anatolie et vers la Crète (Perlès 1990, Perlès *et al.* 2011).³ Il ne s'agit pas, pour autant d'un vaste et unique réseau d'interaction au sein duquel opéreraient les mêmes spécialistes itinérants. On peut en effet considérer qu'il s'agit d'un approvisionnement spécialisé, puisqu'il suppose de bonnes connaissances de navigation et des expéditions mûrement préparées, les Cyclades étant inhabitées à l'époque et pauvres en ressources. De même, en Grèce et en Turquie occidentale, le débitage par pression signe une production spécialisée (Perlès 1990). L'hypothèse la plus

économique, pour ces deux aires de distribution, est donc celle de spécialistes itinérants, maîtrisant la navigation et distribuant leurs produits le long des côtes puis par voie de terre. Faute d'étude technologique approfondie de séries anatoliennes, il est impossible de dire s'il s'agit potentiellement des mêmes spécialistes qui approvisionnent les deux rives de la Mer Égée. En revanche, il est clair que la Crète n'appartient pas au même ou aux mêmes réseaux de distribution et d'interaction, bien que l'obsidienne tienne une place aussi importante dans l'économie

1 La présence de cuillers similaires dans le Cardial du Midi de la France et en Espagne est une énigme non résolue...

2 Cette proposition ne concerne pas la Macédoine, dont le peuplement néolithique relève bien de la sphère d'interaction Anatolo-bulgare. Par l'intermédiaire de la Macédoine, certains traits caractéristiques de cette sphère d'interaction, tels les vases polypodes, vont d'ailleurs pénétrer en Thessalie à la fin du Néolithique ancien et au Néolithique moyen.

3 Notons qu'elle ne diffuse pas vers l'Italie.

des matières premières qu'en Grèce continentale. Les modalités de débitage y sont radicalement différentes, fondées sur la production d'éclats et de produits laminaires médiocres par percussion (Conolly 2008 et observations personnelles)⁴. Rien n'évoque, à Knossos, un travail de spécialistes mais bien plutôt une production domestique par des artisans qui ne maîtrisent ni la pression, ni même le débitage laminaire en séries. On peut donc en conclure qu'une source unique peut parfaitement approvisionner, au même moment, des réseaux totalement distincts et, par

voie de conséquence, qu'il n'y avait pas d'appropriation ou de contrôle des sources par les différents groupes qui l'exploitaient. Il est toutefois douteux que ces derniers ne se soient jamais croisés et n'aient pas eu connaissance de leurs productions réciproques. À ce titre, la non-adoption par les tailleurs crétois du débitage laminaire par pression constitue un exemple intéressant de “refus d'emprunt” (Leroi-Gourhan 1945, Rouillard *et al.* 2007), peut-être lié à des facteurs sociologiques et à la volonté de maintenir la production lithique dans le cadre domestique.

Diffusion stylistique et technique: visibilité, invisibilité, connaissances et savoir-faire

La diffusion de techniques bien particulières est l'un des éléments les plus fréquemment invoqué à l'appui de processus d'interaction. Encore convient-il de distinguer ce qui relève du registre des connaissances et ce qui relève du registre des savoir-faire, encore faut-il distinguer le visible de l'invisible.

On ne peut mettre sur le même plan les différentes composantes d'un objet (technique, formelle, fonctionnelle). D'une part, ces différentes composantes varient profondément en termes de “visibilité”, ce qui détermine fortement les possibilités d'imitation ou de reproduction (Voss and Young 2005, Parkinson 2002, Perlès 2007). Un signe, un symbole, un décor, sont des éléments à forte visibilité qui peuvent être réappropriés par chacun par simple observation directe et immédiatement reproduits. Ils peuvent ainsi rapidement diffuser de proche en proche, mais en tant que simple élément formel, réapproprié et réinterprété dans chaque nouveau contexte. Le sens qui leur été initialement donné, et qui ne peut être transmis par observation visuelle, ne les accompagne pas nécessairement. Nombreux sont en fait les exemples documentés de transformations sémiologiques de motifs ornementaux ou de décors céramiques, lorsqu'ils sont empruntés d'un ensemble culturel à un autre (Franckfort 2007, Brunet 2007). Il en va de même lorsque la diffusion porte sur la “forme” d'un objet (céramique, lithique, osseux), aisément imitable, mais non sur les techniques de production, bien souvent invisibles sur le produit fini: ces “imitations” peuvent facilement se répandre par contact de proche en proche, sans que l'on puisse pour autant postuler des interactions directes entre l'ensemble des différents groupes qui les adoptent.

Qu'en est-il des techniques? Peut-on envisager qu'elles aussi diffusent de proche en proche, au gré d'invisibles contacts inter-individuels, comme le laisse entendre l'expression courante “les techniques diffusent plus rapidement que les hommes”?

Oui, certainement pour des techniques simples, que l'observation visuelle permet de comprendre et de reproduire sans une longue phase d'apprentissage. Auquel cas, là encore, la diffusion des techniques ne signe pas nécessairement une interaction entre tous les groupes qui les

mettent en oeuvre. La situation est en revanche différente pour les techniques qui requièrent des connaissances et des savoir-faire élaborés.

La réalisation d'une opération technique repose à la fois sur des connaissances et des savoir-faire.⁵ Le schéma opératoire qui la guide relève très largement du domaine des connaissances (Pelegrin 2004), tandis que la réalisation effective, la chaîne opératoire, met en jeu à la fois connaissances et savoir-faire. Le savoir-faire peut lui-même être décomposé: d'une part, le savoir-faire moteur ou sensori-moteur, i.e. la “capacité de programmation et d'exécution sensori-motrice de gestes de percussion adaptés”, d'autre part le savoir-faire idéatoire: “la capacité d'adapter et de combiner les modalités d'action élémentaires, en imaginant leur résultat effectif à la situation présente, et en tenant compte de la difficulté de leur réalisation” (Pelegrin 2004: 155).

Savoir-faire et connaissances ne se transmettent ni ne s'acquièrent de la même façon. Les “connaissances” relèvent de la mémoire déclarative, qui, comme son nom l'indique, peut être transmise oralement. Les connaissances peuvent donc être acquises en un temps très bref. Les “savoir-faire” relèvent de la mémoire procédurale, et s'acquièrent par expérience personnelle, au long de la répétition des gestes techniques, et demandent parfois des années pour être maîtrisés. Dans un processus d'apprentissage, il peut donc exister un décalage important entre les connaissances acquises et les moyens maîtrisés pour leur mise en oeuvre. Il est ainsi facile d'enseigner, par exemple, comment faire un biface ou une poterie montée aux colombins. On peut transmettre, par oral, toutes les connaissances nécessaires et un auditeur attentif les retiendra rapidement. Mais, même disposant de ces connaissances, l'auditeur en question sera bien entendu incapable de réaliser immédiatement un biface ou une po-

⁴ Je remercie sincèrement T. Whitelaw, Chair of the BSA Knossos and Crete committee, de m'avoir autorisée à faire mention de mes observations sur le matériel de Knossos.

⁵ Ce que d'autres collègues appellent connaissances et habiletés (Roux 1997).

terie: il lui manque tout le savoir-faire, qu'il ne pourra acquérir que par expérience personnelle, mais qu'il pourra acquérir d'autant plus facilement qu'il sera guidé dans ses essais.

La diffusion de techniques complexes suppose donc une interaction réelle et suivie entre groupes ou individus. J'ai ainsi argumenté que l'apparition soudaine, au Néolithique ancien, de toute une série de techniques complexes (dans le domaine de l'architecture, de l'élevage et l'agriculture, la pierre taillée, la pierre polie, les industries en os, etc.) dans des régions où ces techniques étaient inconnues, signaient nécessairement la présence de colons. De la même façon, la présence de grandes lames débitées par pression au levier dans le Néolithique ancien du sud de l'Italie montre que des spécialistes venus d'ailleurs (Grèce? Anatolie?) s'y sont implantés (Guilbeau, ce volume). Mais il s'agit-là, précisément, de cas où ni l'ensemble des connaissances, ni les savoir-faire nécessaires à leur mise en œuvre ne peuvent être acquis par simple observation visuelle. Inversement, et pour en revenir à l'exemple de Knossos, la procédure très particulière qui est suivie pour obtenir des produits allongés et dont je ne connais aucun équivalent contemporain, fait penser que l'idée de lame est présente

chez les tailleurs, mais non celle des techniques afférentes. La connaissance est présente, sans doute apportée par les premiers colons, mais non les savoir-faire.

La "visibilité" des éléments qui diffusent et l'importance des savoir-faire en jeu sont donc des points essentiels à considérer pour déterminer les mécanismes de diffusion potentiels, l'intensité et l'ampleur spatiale des réseaux d'interaction qu'ils supposent. À soi seule, la diffusion d'une matière première, de pratiques ancestrales, de signes ou techniques aisément reproductibles ne signe nécessairement une interaction directe entre groupes plus ou moins éloignés. D'autres arguments, reposant notamment sur une analyse technologique fine, sont nécessaires pour établir la réalité de celle-ci et éliminer des formes de diffusion liées, par exemple, à l'imitation, à la transmission orale de connaissances, au passage d'individus d'origine exogène, aux mariages exogamiques, voire à la fondation de nouveaux établissements par des groupes de colons. La diffusion des techniques et des idées relève potentiellement de phénomènes très diversifiés, dont l'échange entre groupes, pour structurant qu'il soit dans le fonctionnement des sociétés néolithiques, n'est qu'une modalité parmi d'autres.

Bibliographie

- BRUNET, F. 2007: "De l'imitation à l'emprunt dans les sociétés néolithiques et chalcolithiques d'Asie centrale: Ouzbekistan - Turkménistan - Iran". In P. Rouillard, C. Perlès et E. Grimaud (eds): *Mobilités, immobilismes. L'emprunt et son refus* 253-266. De Boccard. Paris.
- CONOLLY, J. 2008: "The knapped stone technology of the first occupants at Knossos". In V. Isaakidou et P. Tomkins (eds): *Escaping the Labyrinth: the Cretan Neolithic in context*: 73-89. Sheffield Studies in Aegean Archaeology. Oxbow Books.
- GODON, M. 2008: *Les productions céramiques d'Anatolie centrale. Développements culturels et phénomènes d'expansion du Néolithique céramique entre 7000 et 5500 BC*. Thèse de Doctorat, Université Paris X. Paris.
- FRANKFORT, H.-P. 2007: "Choix des nomades et choix des sédentaires en Asie centrale dans l'adaptation de thèmes et motifs des arts de la Perse Achéménide". In P. Rouillard, C. Perlès E. et Grimaud (eds): *Mobilités, immobilismes. L'emprunt et son refus*: 267-282. De Boccard. Paris.
- LEROI-GOURHAN, A. 1945: *Milieux et Techniques*. Albin Michel. Paris.
- ÖZDOĞAN, M. 2005: "Westward expansion of the Neolithic way of life: what we know and what we do not know". In Cl. Licher (ed.): *How did farming reach Europe? Anatolian-European relations from the second half of the 7th through the first half of the 6th millennium Cal BC*: 13-27. Byzas 2, Deutsches archäologisches Institut Abteilung Istanbul. Istanbul.
- PARKINSON, W. A. 2002: "Integration, interaction, and tribal 'cycling': the transition to the Copper Age on the Great Hungarian plain". In W. A. Parkinson (ed.): *The archaeology of tribal societies*: 391-438. International Monographs in Prehistory. Ann Arbor ("Archaeological Series 15").
- PELEGRIN, J. 2004: "Le milieu intérieur d'André Leroi-Gourhan et l'analyse de la taille de la pierre au Paléolithique". In F. Audouze et N. Schlanger (eds): *Autour de l'homme: contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*: 149-162. APDCA. Antibes.
- PERLÈS, C. 1990: "L'outillage de pierre taillée néolithique en Grèce: approvisionnement et exploitation des matières premières". *Bulletin de Correspondance Hellénique* CXIV(1): 1-42.
- PERLÈS, C. 2001: *The Early Neolithic in Greece. The First Farming Communities in Europe*. Cambridge University Press. Cambridge ("Cambridge World Archaeology").
- PERLÈS, C. 2007: "Diffusions, emprunts, refus d'emprunts: les acteurs humains". In P. Rouillard, C. Perlès et E. Grimaud (eds): *Mobilités, immobilismes. L'emprunt et son refus*: 319-326. De Boccard. Paris.
- PERLÈS, C. 2010: "Grèce et Balkans: deux voies de pénétration du Néolithique en Europe?". In J.-P. Demoule (ed.): *La révolution néolithique dans le monde*: 263-281. CNRS Éditions. Paris.
- PERLÈS, C., TAKAOĞLU, T. et GRATUZE, B. 2011: "Melian obsidian in NW Turkey: evidence for early Neolithic trade". *Journal of Field Archaeology* 36(1): 42-49.
- ROUILLARD, P., PERLÈS, C. et GRIMAUD, Ph. (eds) 2007: *Mobilités, immobilismes. L'emprunt et son refus*. De Boccard ("Colloques de la Maison René-Ginouvès, 3"). Paris.
- ROUX, V. 1997: "Cognition et archéologie: habilités impliquées dans les techniques du passé". *Journal des Anthropologues* 70: 51-62.

- SIDÉRA, I. 1998: "Nouveaux éléments d'origine proche-orientale dans le Néolithique ancien balkanique. Analyse de l'industrie osseuse". In *Préhistoire d'Anatolie. Genèse de deux mondes*: 215-239. Université de Liège ("ERAUL 85"). Liège.
- STORDEUR, D. 1988: "L'industrie osseuse de Çafér dans son contexte anatolien et Proche-Oriental. Note préliminaire". *Anatolica* XV: 203-213.
- THISSEN, L. 2000: *Early Village Communities in Anatolia and the Balkans, 6500-5500 cal BC. Studies in Chronology and Culture contact*. Doctorat de l'Université de Leiden.
- VOSS, J. et YOUNG, R. 1995: "Style and the Self". In C. Carr et J. Neitzel (eds): *Style, Society and Person*: 77-100. Plenum. New York.

